

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Giuseppe BISCOSSA

Saluti da... Un train en Inde

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1964, tome 62, p. 39-43

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

Saluti da...

par Giuseppe Biscossa

... un train en Inde

Sur la ligne d'Agra, le ...

Chère Flavia,

Je t'écris du « Punjab Mail », en course de Bombay à Agra. « En course » ? façon de dire ! Pour parcourir 833 km., il met 26 heures ; une moyenne de 32 km. à l'heure : il n'y a pas à avoir le vertige de la vitesse. Réfléchis, Flavia : un jour et deux heures toujours en train ! Une fois, je m'étais mis à rêver de voyager sur le Transsibérien : cela doit être un peu ainsi. Avec le « Punjab Mail », la « Valigia del Punjab », la « Central Railway », une des diverses entreprises de transports ferroviaires indiennes me conduit de la superbe « Porte de l'Inde », au bord de l'immense triangle enfoncé dans le bleu entre la mer d'Arabie et le golfe de Bengale, jusqu'au milieu des racines mêmes de la Péninsule, vaste comme un continent, c'est-à-dire, presque jusqu'au même parallèle que l'Everest.

Un beau voyage, vraiment ! que, en outre, je suis en train de faire avec beaucoup de confort, assis dans un compartiment de « super-première », qui s'appelle, en Inde, « A. C. », « air conditionné ». C'est notre wagon-lit sans possibilité de baisser les fenêtres parce qu'il y a précisément l'air conditionné qui t'isole de l'extérieur. Et encore sans la possibilité de circuler dans le train, ni de t'en aller boire une bière au wagon-restaurant, avant tout parce que, sur le train, comme dans de nombreux

Etats de l'Inde, le prohibitionnisme est en vigueur, et ensuite parce qu'il n'y a pas de couloir : le compartiment occupe toute la largeur du wagon. Pour en sortir, tu dois attendre que le convoi soit à l'arrêt.

La compagnie ferroviaire, pour permettre au personnel de service d'y entrer pour te porter à manger ou à boire, pour te cirer les souliers ou préparer ton lit, est contrainte, quand la distance entre deux gares est trop grande, de faire arrêter le convoi à certaines petites stations de campagne ; là, les chameaux viennent regarder par les fenêtres et des femmes en costumes aux couleurs très vives, portant quelquefois de magnifiques bracelets (qu'elles vont même jusqu'à porter par un trou percé à travers le nez), se promènent de long en large, en attendant l'omnibus ou plus simplement pour tuer le temps.

Et c'est ainsi que tu découvres l'autre Inde, celle que vraiment tu ne t'imaginais pas.

Chère Flavia, au fond, ce long voyage en train, je l'ai fait, en réalité, pour découvrir l'Inde. Je me suis dit, après tant de trajet en avion : « Mais qu'est-ce que je connais du monde où vivent les hommes ? C'est comme si je me déplaçais sur une grande carte de géographie. »

L'Inde donc, avec son cœur terrestre, avec son cœur éloigné du vent et des séductions de la mer, j'ai voulu la connaître ainsi : en la traversant à 32 km. à l'heure, du sud-ouest au nord-est, du parallèle des îles Mariannes à celui de l'Himalaya.

Comment te l'imagines-tu, Flavia, l'Inde ?

Un pays à la végétation en désordre, luxuriante, où la jungle pénètre partout, où les arbres ont une vigueur de croissance inépuisable et où, dans leur fouillis, pululent des animaux qui allument de leurs yeux phosphorescents leur ténèbre verte. Moi aussi, je me l'imaginais ainsi. Or je sais que ce n'est pas vrai. Le train m'a dit la vérité : le cœur de l'Inde, c'est une steppe.

Je suis en train d'y passer peu après la fin de la mousson. La mousson veut dire eau, veut dire herbe qui croît, sève qui circule dans les troncs. Et pourtant, à moi, de la fenêtre du « Punjab Mail » en course, pacifiquement et prudemment, d'Agra à la Nouvelle Delhi, l'Inde m'apparaît

comme un désert. Qui sait comment elle sera quand le soleil la rebrûlera dans chacune de ses mottes ?

De Bombay à Kalyan, j'ai appris à deviner quand s'écoule une veine d'eau sur la plaine assoiffée. Tu vois soudain les plis du terrain se noircir d'herbe : ce ne sont plus les minces tiges rabougries, mais un vert duvet gonflé qui te donne froid au cœur rien qu'à le regarder.

De Kalyan à Kasara, on avance entre de belles montagnes qui rappellent les Dolomites, toujours plus proches. Mais les signes de la présence de l'homme sont toujours plus rares sur la terre pelée. Vers le couchant, un peu de fumée dans le ciel au-dessus des cabanes au toit pyramidal, couvert d'herbe, émeut comme une main amie s'agitant en signe de salut. Vers Kasara, je vois le premier fleuve bleu.

De Kasara à Igatpuri, où l'on quitte la traction électrique pour la traction au charbon, je me demande dans quel état vont se trouver les voyageurs des autres classes, obligés de tenir les fenêtres ouvertes pour ne pas étouffer, et envahis par cet amas de nuages bas que forme la fumée de la machine.

Il y a une brève parenthèse : tu as l'impression d'être dans les Préalpes. Entre autres, on monte jusqu'à l'altitude de 800 m. Les ruisseaux s'écoulent dans les doux amphithéâtres verts en mettant à nu les pierres noires qui se trouvent tout de suite sous la couche peu épaisse des mottes. Puis descend la nuit, et, dans l'obscurité, les montagnes resplendent dans les cañons couverts de verdure.

Mais cela dure peu, l'espace de brèves heures de ténèbre. Ensuite, quand tu te réveilles, dans une petite gare dont tu ignores le nom, tu vois des cabanes de boue, de petits buissons et des femmes couvertes d'étoffes merveilleuses, dignes du palais royal de Salomon.

Et c'est de nouveau la steppe. Dans une station, une personne de service en kaki s'approche de moi et m'explique qu'elle gagne 100 roupies par mois et qu'elle doit apaiser la faim de six personnes à la maison. Toutes ces choses, je ne les saurais pas, si j'allais en avion de Bombay à Delhi. Je volerais avec de gracieuses hôtesses indiennes enveloppées dans leur sari. Et l'Inde, à 3000 m.

sous moi, serait le pays magique connu d'après les livres d'aventures. Ainsi, au contraire, c'est une terre de créatures humaines, qui y vivent et y souffrent, en lutte avec la sécheresse, avec le désert et la misère.

Puis, tout à coup, elle devient un fragment de paysage lunaire. Aussitôt après Gwalior, buté sur la roche en surplomb, le cousin du maharadjah me dit que c'est ici un lieu charmant où la vie s'écoule sereinement dans de grandes battues de chasse au tigre et dans des distractions de cour sans fin. Juste au nord de la riche principauté commence la lune : c'est un monde de cônes élevés, de sables pétrifiés. Rien d'autre. Des routes comme des sentiers, qui se tordent au milieu de ce dédale. Une aridité épouvantable. Il y a de quoi devenir fou à se trouver seul dans un coin pareil. Quand j'étais en Europe, il me semblait que le problème de l'Inde était de distribuer équitablement entre ses enfants la fécondité indomptable de la terre : aujourd'hui, je sais qu'en réalité, la question est de répartir entre eux la grande pauvreté de la steppe.

Et tout me devient plus compréhensible. Pourquoi l'Inde, par exemple, n'a pas une économie puissante et pourquoi, avec un immense arrière-pays, la population tend toujours plus à se concentrer dans les agglomérations des côtes.

Sur le destin de l'Inde pèse la steppe qui ne donne à manger ni aux hommes ni aux animaux.

Tu me demanderas si cette découverte a été pour moi une désillusion.

C'est difficile de te répondre, chère Flavia. De prime abord, oui. Toutes les choses que j'avais lues, toutes mes plus chères fantaisies, cultivées jalousement dans mon cœur tandis que j'étais en Occident, d'un coup sont tombées devant cette interminable steppe où les uniques signes durables du passage de la vie sont souvent les tombes qui, ça et là, jalonnent la plaine.

Mais par la suite, peu à peu, j'ai commencé à admirer cet ancien et glorieux peuple indien qui vit sur une telle terre, feignant de ne pas s'apercevoir de la steppe et de sa misère, essayant de faire oublier au monde qu'il

possède, au cœur de son propre pays, ce grand vide de surface astrale.

Quand, en marge de la ligne, immobiles comme des statues, semblables à de grands oiseaux posés sur les crêtes basses à l'horizon, j'ai vu les bergères indiennes — avec des yeux de ténèbres et de feu —, qui, chez nous, auraient été couvertes de haillons, quand je les ai vues vêtues comme des reines, par respect pour leur dignité propre, que ni la faim ni le manque de liaison avec les grands centres ne pouvaient mettre en question, alors l'admiration est devenue émotion. Je me suis aperçu que j'étais en train d'apprendre à aimer ces Indiens.

Et cela m'a fait plaisir d'être allé en train au lieu de prendre l'avion et de passer à 3000 m. au-dessus de leur vie pauvre et merveilleuse.

Maintenant, je te laisse, parce que nous sommes près d'Agra, et déjà il m'a semblé entrevoir au loin le Taj Mahal.

Salut !

ton ALDO

(Trad. : Bernard Darbellay, Nestor Rosset
et Bernard Schurch, Syntaxe)